

régulière, on ait pu se laisser tellement envahir par la ruine et l'incurie pour qu'il se fit une accumulation de décombres, de poussière et d'ordures d'une épaisseur de vingt à vingt-cinq pieds ; imaginez ce qui arriva dans les campagnes. Tous les aqueducs, à l'exception de deux, je crois, s'étaient rompus et les eaux qu'ils conduisaient en si grande abondance se répandirent longtemps le long de leurs parcours, formant des mares sans issue. D'un autre côté les canaux d'assainissement, qui servaient en même temps à l'irrigation s'obstruèrent, puis disparurent avec toutes les beautés, toutes les richesses, de culture et de végétation, il ne resta que l'herbe des champs. Les eaux pluviales qui, une ou deux fois l'an, ruissellent sur cette plaine, ne trouvant plus leurs égouts ordinaires s'arrêtèrent dans tous les bas fonds, y accumulant avec elles des amas considérables de détritus végétaux. Ces dépôts détrempés chaque année dans les eaux stagnantes, se trouvent ainsi préparés à cette espèce de distillation qui s'opère pendant six mois, sous les rayons brûlants du soleil, et qui répand sur tout le pays des miasmes putrides.

Les maladies pestilentielles sont communes à plusieurs provinces de l'Italie. Mais c'est surtout à l'embouchure de ses trois plus grands fleuves, le Po, le Tibre et l'Arno, que ces maladies règnent avec plus de rigueur. Il est aisé d'en voir la raison par une simple étude géographique.